

dans la pauvre bourgade qu'elle habite, et je comprends votre impatience de l'en tirer. Quant à mademoiselle Clara, n'ai-je pas entendu dire là-bas qu'elle devait épouser M. Denison, le juge de Dorling ? Dans ce cas, elle s'établirait dans le pays d'une manière stable, et vous seriez obligé de vous séparer d'elle.

—Ce projet de mariage, en effet, nous souriait beaucoup autrefois ; mais il s'est fait depuis peu un changement extraordinaire dans les idées de Clara. Si j'en crois les dernières lettres de ma femme, Clara montre maintenant une sorte d'éloignement pour Richard Denison. Elle cherche des atermoiements, des prétextes, et tout fait supposer que, le moment venu, elle repoussera sa demande.

—Et depuis quand, demanda Martigny d'une voix qui, en dépit de lui-même, était un peu tremblante, depuis quand ce brusque revirement s'est-il opéré dans les idées de mademoiselle Clara ?

—Je ne sais trop, répliqua distraitemment Brissot, il paraît remonter environ à l'époque où vous avez passé à Dorling.

—Et pensez-vous, monsieur, balbutia le vicomte avec une émotion croissante, que je pourrais être pour quelque chose... »

Il s'arrêta, intimidé par le regard que Brissot attacha sur lui.

—Voilà, monsieur, une présomption étrange, reprit le négociant ; vous êtes resté, m'avez-vous dit, seulement quelques heures à Dorling...»

—Et si dans ces quelques heures, répliqua Martigny en s'enhardissant, j'avais ressenti une admiration passionnée, une affection irrésistible pour Clara ? Si dans ce court espace de temps j'avais pu lui révéler, par l'expression de mon visage, par mes regards, par mes paroles peut-être, le sentiment subit mais profond et sérieux qui s'était empêtré de moi ? Monsieur Brissot, je ne m'en cache pas ; j'aime votre fille, et c'est là le secret du dévouement absolu que je vous montre depuis mon arrivée aux placers.

Le négociant se leva brusquement.

—J'étais loin de m'attendre... commença-t-il d'un ton fier.

Mais il s'interrompit aussitôt.

—Eh bien ! non, je serai franc avec vous, Martigny, reprit-il plus doucement ; cet aveu ne me surprend pas. Il explique en effet votre dévouement à ma personne, dévouement qui, dans d'autres circonstances, eût pu me paraître suspect par son exécès même. Vous nous avez sauvé la vie à moi et à tous mes employés lors du dernier attentat contre le store. Depuis ce temps, vous n'avez cessé de me rendre des services de toute nature ; votre perspicacité, votre intelligence supérieure, votre énergie, sont ma principale force, mon unique espoir. Aussi, ai-je pour vous une estime et un attachement réels ; et pourquoi ne l'avouerais-je pas, Martigny ? ajouta-t-il avec effusion en prenant la main du vicomte, si nous pouvions oublier tous les deux ce que nous étions et ce que nous avons fait dans une autre partie du globe ; si d'autres volontés, dont il faudra tenir compte, ne s'élevaient pas contre vos vœux, il n'est personne au monde à qui je confierais plus volontiers qu'à vous le bonheur de ma fille.

—Merci pour cette bonne parole, répliqua le vicomte transporté ; ainsi donc vous ne me défendez pas d'espérer.

—Encore une fois, n'allons pas si vite, je ne dois pas dès à présent engager l'avenir. Trop d'événements, trop d'opinions contraires peuvent s'opposer à la réalisation de vos désirs pour que j'ose les encourager déjà. Voyons d'abord la fin de la crise présente ; continuez de m'assister avec le même

zèle, la même sagacité que précédemment, et plus tard, dans des temps plus calmes, nous reviendrons sur tout ceci.

—Il suffit, répliqua Martigny en serrant avec force la main du patron qu'il avait retenue dans les siennes ; je ne vous demande pas davantage, pour le moment du moins. La certitude de vos dispositions bienveillantes à mon égard va me donner une ardeur nouvelle, et peut-être méritera-t-il la noble récompense à laquelle j'aspire. Du reste, continua-t-il d'un air mystérieux, rien ne saurait augmenter mon ardeur à défendre votre fortune car depuis longtemps, sans que vous vous en doutiez, nous avons des intérêts communs.

—Que voulez-vous dire ? demanda Brissot avec étonnement.

Le vicomte eût peut-être éprouvé quelque embarras à répondre, quand on frappa précipitamment à la porte du store. Les deux amis saisirent leurs armes, et Martigny, ayant regardé à travers l'étroite ouverture d'un volet, reconnut Pedro accompagné des quatre autres commis. Après avoir acquis la certitude qu'ils étaient bien seuls, il entr'ouvrît la porte et dit à demi-voix :

—Passez vite.

Il ne fut pas nécessaire de leur répéter cette invitation, ils s'élancèrent dans le magasin, et dès qu'ils furent entrés, Martigny se hâta de barricader la porte de nouveau.

Pedro connaissant les habitudes de ses compagnons, n'avait pas eu de peine à les trouver, et tous s'étaient rendus sans hésitation à son appel, même don Fernandez. Ils paraissaient fort effrayés, car ils venaient d'entendre proférer les plus horribles menaces contre les marchands en général et contre leur patron en particulier. Selon eux, une attaque des principaux stores de la ville ne pouvait tarder ; les mineurs en armes, ivres de boissons fortes et de colère, allaient tout mettre à feu et à sang.

Seul entre tous les employés de Brissot, don Fernandez, habituellement si pusillanime, ne paraissait pas abattu.

—Il faut nous défendre, disait-il en anglais, en saisissant un des fusils que Martigny venait de préparer ; ce n'est pas à nous, simples employés, que les mineurs en veulent ; je l'ai entendu dire partout... Mais si l'on s'en prend à notre cher patron, n'est-ce pas comme si l'on s'en prenait à nous ? Il est si bon, si généreux ! Ne sommes-nous pas comme ses enfants ?

Toutefois, cette exhortation ne semblait pas produire grand effet sur ses camarades.

—Si nous essayons de résister, dit l'un d'eux, nous serons tous massacrés.

—Et puis, que pouvons-nous faire, dit un autre, contre des milliers d'hommes ?

—Vous êtes des poltrons, reprit Fernandez avec une ardeur belliqueuse ; il y aurait de l'ingratitude à ne rien tenter pour l'excellent maître dont nous avons mangé le pain... Quant à moi, quand je devrais combattre seul à côté de M. Brissot et de M. Martigny, je ne les abandonnerais pas.

Et il se mit à charger son fusil avec affectation. Brissot regarda le vicomte.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à voix basse.

—Hum ! trop de zèle... Ayons l'œil sur lui.

XII.

LA CATASTROPHE.

Alors on distribua fusils et pistolets aux gardiens du store avec les munitions nécessaires pour résister longtemps, et l'on assigna un poste à chacun